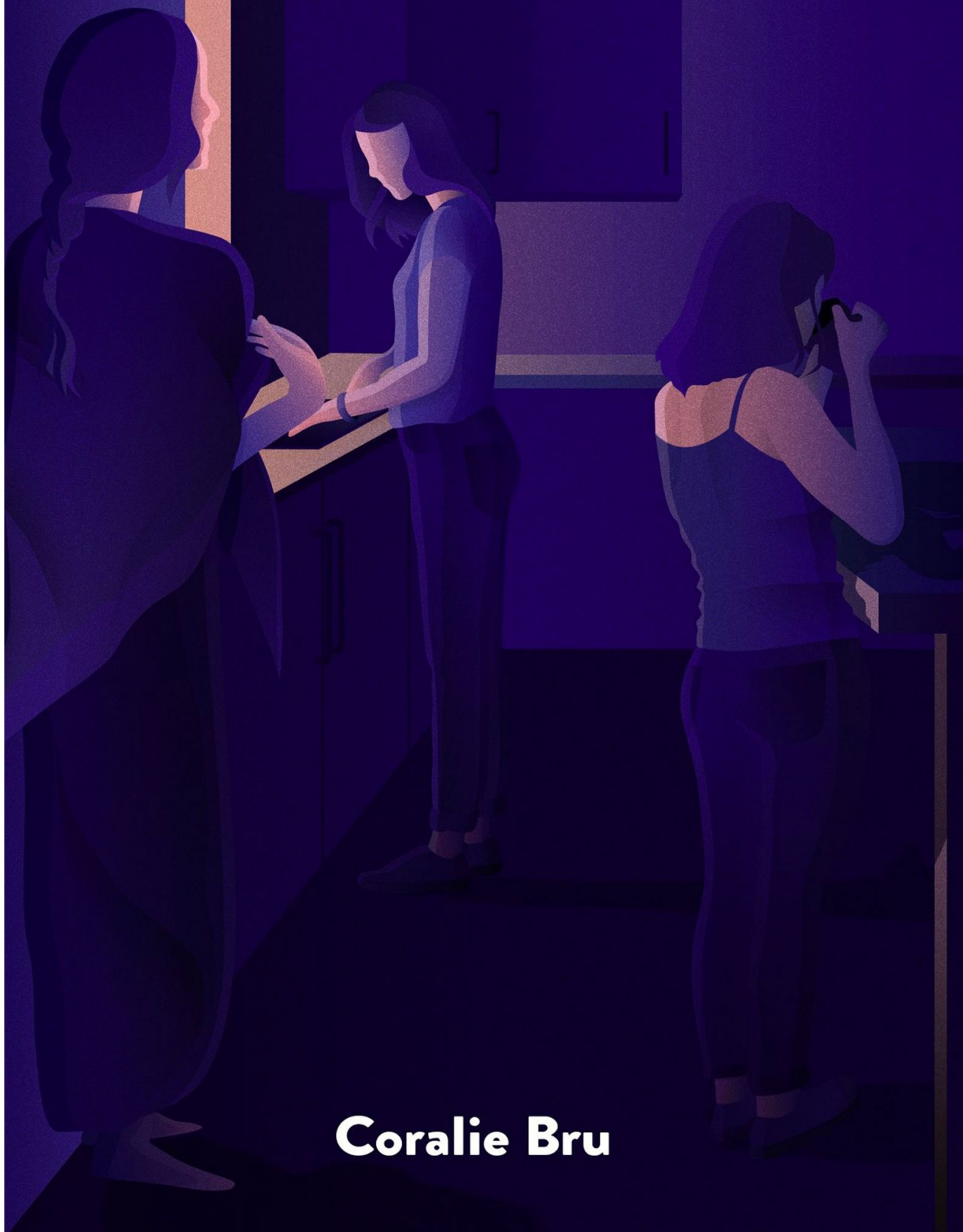


Radicales



Coralie Bru

Coralie Bru

Radicales

© Coralie Bru, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6430-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture de Cécile BANCAL

À Léonie, évidemment, mais à Joseph, aussi.

1

L'orage éclaire la cuisine par intermittence. Je n'allume pas immédiatement, je regarde le plan de travail clignoter, à gauche de l'évier. Parce qu'un orage est majestueux, la cuisine a l'air majestueuse. L'évier paraît profond, béant à s'y jeter. Le plan de travail une grande plaine électrique. Il reste du linge humide dans une bassine à côté de la machine, une moiteur tropicale s'en dégage – il faudra que je range. Les manches blanches stroboscopiques des T-shirts de mes enfants et de mon mari dépassent du tas.

Je me demande s'il aura suffisamment plu pour nourrir les sols secs depuis des semaines.

Il est déjà 6h45. La nuit déborde sur le jour. Le coup de feu sera dans quinze minutes. Je goûte ma routine perturbée. Quand rien ne m'attire à la fenêtre comme aujourd'hui, je ne me rends pas compte de ma propre arrivée dans la pièce. Ce n'est pas que je sois sonnée de fatigue. Je me réveille en général en quelques secondes et me trouve dans l'état qui ne me quittera plus de la journée. Tout le monde ici compte sur cet état. Mon corps connaît si bien ses gestes du matin qu'il les accomplit pour ainsi dire sans me déranger, en se faisant discret. Il me pilote jusqu'au placard, sort le pain de mie, puis pivote de 180° et contourne la table pour atteindre le grille-pain dans lequel je glisse les premières tranches. Puis il se repose, car la cafetière que j'ai choisie fait le café toute seule pour qu'il soit prêt à temps. Je pourrais sortir les bols mais je reste juste devant le grille-pain à regarder l'orage. Absolument rien de ma journée ne devrait basculer. Je vis sans effet papillon. Je sais très bien que demain, sans orage, je laisserai mon corps reprendre le contrôle. Aujourd'hui, je le brusque un peu, il veut aller chercher le pain de mie aux 30% Gratuit, les tranches du haut, mais je le garde à la fenêtre – tout doux, va, on va regarder les éclairs. Ici, il y a peu d'orages même en cette saison, mais ils sont de plus en plus forts. Les orages, c'est plutôt quelque chose de nos vacances en Bretagne ou dans les Landes. J'aime bien parce qu'ils ponctuent les choses avec distinction. Ce matin est déjà particulier ; au prochain orage je me souviendrai que j'étais là et que c'était le matin. Et puis tout le monde en parlera aujourd'hui, et ça, ça aide bien. Même

Lucie, qui ces jours-ci parle peu, pourrait trouver cela suffisamment intéressant.

Il n'y a pas grand-chose que j'aime davantage que discuter avec mes enfants mais ils m'y autorisent de moins en moins, alors parfois ils sont comme des petits commerçants, on doit en passer par la pluie et le beau temps, enfin surtout par la pluie, et à condition qu'il en tombe beaucoup. Je ne m'étonnerais pas qu'un jour ils me rendent la monnaie après une de nos conversations.

Antoine dira sans doute quelque chose à ce sujet, ou du moins il acceptera que je lui en parle. Petit, il détestait les orages. Il a vaincu sa peur en décidant de les adorer quasiment du jour au lendemain. Quand je lui ai fait remarquer que j'avais vécu exactement la même chose au même âge, il n'a eu aucune réaction. Moi ça me fascine.

Le problème, c'est qu'à un certain niveau, mes enfants ignorent que j'ai été enfant, c'est le grand tabou de la famille. Mon mari a le droit, mais pas moi. Il leur a même appris des jeux en leur disant qu'il y jouait petit, et ça les a intéressés. Mais moi non. D'ailleurs, comme je n'existe pour eux que depuis leur naissance, je me demande s'ils aiment bien l'idée de m'avoir créée.

C'est vrai que je m'inquiète un peu cette semaine mais Lucie a toujours assez peu discuté avec nous. Peut-être que je n'ai pas été assez disponible pour ma benjamine. Je crois que oui. Ce serait douloureusement ironique que, faisant cette somme de choses qui leur sont essentielles, j'aie pu rater ce pourquoi je les avais imaginés, conçus, poussés hors de moi. Je pense à ça en regardant l'orage, car ça invite à la réflexion, mais pas seulement. Je pense à ça un peu tout le temps, c'est comme une pensée de faible profondeur dans laquelle je marche, qui pèse dans mes chaussures, un inconfort supportable mais usant. Je ne sais pas exactement comment je voudrais que nous parlions, de toute façon. La vérité est que je vois peu mes enfants. Je les croise plus que je ne les vois. Dit-on d'un ami qu'on l'a vu quand on l'a seulement reconnu à la pompe à essence, qu'on s'est assuré mutuellement qu'on allait bien et qu'il a redémarré ? Non. On dirait qu'on l'a croisé. C'est exactement comme cela pour mes enfants la plupart du temps.

2

Heureusement, nous vivons dans une maison assez isolée pour assurer quelques voyages en voiture indispensables. Dans cet espace clos où je les garde assis ceinturés près de moi, nous parvenons à approcher ce que, les bons jours, j'appelle « des discussions ». Chaque fois, ça m'émeut un peu, j'ai envie de leur faire remarquer avant qu'ils descendent que c'était bien de se parler comme ça, mais ma gorge se bloque de gentillesse, je sais qu'ils ne comprendraient pas. Mes enfants trouvent toujours que tout est normal. Or je sais qu'il est impossible d'améliorer une situation qu'on trouve normale. Un avion pris dans de grosses turbulences à bord duquel le personnel navigant pense que tout est normal n'aurait absolument aucune chance. Si mes enfants étaient pilote et copilote, ils se regarderaient et lanceraient « Ben je vois pas le problème. » C'est une phrase que je ne supporte plus, donc je l'évite autant que possible.

Je me dis que parfois ils ne voient pas le problème car le problème est devenu leur environnement naturel. Alors je les déplace. On va se balader, j'espère comme ça que le problème ne nous suivra pas. C'est une des stratégies que je développe pour parler à mes enfants, comme si s'éloigner de chez nous leur permettait de m'en dire plus, comme si chez nous tout coulait tant de source qu'il n'y avait même plus besoin de mots. On parle des vieux couples mais une relation de seize ans avec un enfant peut apparemment s'enliser tout autant dans la routine.

Je ne sais pas pourquoi je veux absolument discuter. Mais que peut-il bien y avoir de meilleur, une fois qu'ils ne se précipitent plus vers vous, les yeux pleins de larmes, réclamant toute votre attention pour une écorchure ? Une fois qu'ils ne hurlent plus au début d'un orage comme aujourd'hui, m'obligeant à leur donner les câlins qui maintenant me manquent tant ?

Antoine se lève, je l'entends. Il est le premier à rejoindre la cuisine ; Lucie se douche pendant qu'il déjeune. Les jours d'école, je vois chacun d'entre eux en tête à tête, un « *vrai moment privilégié* ». Comme ils ne parlent pas beaucoup je

les regarde, mais parfois ça aussi, c'est trop pour eux. Ils se demandent si j'ai un problème. Je n'ai jamais imaginé que mes enfants tiendraient à une vie si immuable. Tout regard de ma part de quelques secondes de plus que d'habitude donne lieu à des questions sur mes intentions.

Antoine est un beau garçon, il a grandi subitement au début du lycée, entre la seconde et la première. Je peux dater la mutation. J'étais ici, son père le ramenait de la gare, il venait de passer trois semaines à l'océan. Je me rappellerai toujours son arrivée, car si lui n'a pas remarqué, moi j'ai vu que quelque chose en lui était resté là-bas ; on me rendait un fils très différent. Grand, bronzé. J'ai été très jalouse. Comme ça pendant qu'il mangeait sa cuisse de poulet, parce que moi, je n'avais pas passé de beaux étés comme les siens. Je ne pouvais pas oublier mes parents trois semaines au profit de copains de mon âge. J'avais envie de le lui répéter, parce que je lui avais déjà dit, à quel point il avait de la chance. Ça me fait peur, que mes enfants m'échappent, mais surtout qu'ils pourraient ne pas mesurer ces choses-là.

Moi je ne suis jamais revenue dans la cuisine de mes parents après trois semaines d'absence car je ne l'ai pour ainsi dire jamais quittée jusqu'à mon grand départ. Ils voulaient tout savoir, je ne partais en vacances que seule avec eux. Je regardais sur la plage les groupes d'amis ou les colonies de vacances, alors que ma mère remplissait un mots-fléchés sur sa serviette, tendue, prenant bien garde à ne pas croiser le regard de mon père.

Ce matin, Antoine est étonné de ne pas trouver les bols mais il attrape le sien sans commentaire et tartine généreusement un bout de pain de mie.

« Bonjour », dit-il en jetant un œil dehors.

L'orage s'est déjà éloigné, la discussion sera moins spontanée mais tout de même je me jette à l'eau en me servant mon café.

« C'était impressionnant. C'est ça qui t'a réveillé ?

— Oui. »

Il avale une demi-tranche du pain de mie en une bouchée, pourtant ce sont des maxi format, Antoine et Lucie y tiennent tous les deux, lui pour manger plus, elle pour manger moins en les coupant en deux. Je m'assois en face de lui,

ramène le pot de confiture à moi. Ai-je déjà dit que nous vivons en ce moment les dernières fois d'Antoine ? Il ne va pas mourir. Il est en terminale. Terminale : un mot qui pèse sur le moral. Il me reste très peu de temps pour réussir tout ce que j'ai raté avec lui, surtout que je ne tente rien de décisif pour ne pas avoir l'air bizarre. Ne pas avoir l'air bizarre a fini par prendre le dessus sur tout.

« Tu es prêt ? je lui demande.

— Bah oui, il faut bien. »

Je parle évidemment du dernier bac blanc, qui arrive bien tard dans l'année. Avant, il y en avait deux, maintenant ils ont réussi à en caser trois. Il paraît que c'est une bonne nouvelle. Ainsi, les élèves, croyant réviser leur bac blanc, révisent en réalité leur bac. S'ils réussissent, ils sont presque assurés d'avoir leur bac, car Antoine m'a expliqué que les profs notaient beaucoup plus sévèrement le bac blanc que le vrai bac. Je ne peux pas comptabiliser le nombre de fois où le mot *bac* a été prononcé entre nous cette année, mais les statistiques de nos échanges doivent révéler une prévalence assez extraordinaire. Pourtant je m'étais jurée d'échapper à cette maladie avec mes enfants. Je croyais que nous nous élèverions au-dessus de ces considérations normatives, pour révéler que le savoir surpasse en toutes choses l'obtention d'un diplôme aussi commun. Mais en comptant les vacances, l'année d'Antoine est devenue monomaniaque et Antoine un junkie du bac toujours en manque d'annales et de copies doubles. Il n'a pas questionné cet état de fait, au contraire : « Je suis là pour avoir le bac, non ? »

Je lui ai expliqué, tout de même (car je pouvais, il était heureusement ceinturé dans ma voiture), qu'il était là plus que pour le bac. Il ne voyait pas vraiment en quoi, pourquoi. J'en vins à me demander s'il pensait être sur cette Terre dans le but ultime d'obtenir le bac, si nous l'avions conçu et choyé pour en faire un petit bachelier. J'aurais préféré que mon fils se moque du lycée plutôt que de le voir accepter avec tellement de docilité toute cette mise en scène.

J'étais toute prête à affronter la crise d'adolescence d'un jeune homme qui préfère aller écouter de la musique ou être en vacances. Je ne me plains pas qu'Antoine marche à l'école, en terminale. Mais cette idée me donne le cafard : marcher en terminale, c'est vraiment morbide. Pourtant, je sais comme la vie peut être compliquée quand son enfant ne marche pas en terminale. Nadège en a fait les frais : son fils a arrêté de marcher et elle a fini au yoga.